

Thomas More et le Grand Turc : variations sur le thème des invasions ottomanes

Isabelle Bore

Université de Picardie Jules Verne

Isabelle Bore est Agrégée d'anglais et Maître de Conférences à l'Institut Universitaire de Technologie de l'Oise. Elle est l'auteur d'une thèse de doctorat soutenue en 2004 à l'Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3 et intitulée Vérité et liberté chez Sir Thomas More.

* * *

As Europe had been threatened by Ottoman invasions since the second half of the 15th century, humanists such as Vives or Erasmus tried to make their contemporaries realize how frighteningly real this threat was and they called to the unity of Christians to resist the Turks. Thomas More did not stay away from this issue. But, unlike his friends who considered that the Turkish threat was so serious that it deserved as such a detailed analysis, he proposed a quite personal reading of these historical events. He did not ignore the danger represented by the Turks. The invasions were used as the background to his *Dialogue of Comfort*, several other texts echoed them and, in the wake of his humanist friends, he was in favour of a defensive war. However, More went further. He used these historical events and the terror which they inspired to feed the debate which he held with Luther and the Reformers. Thus, the narrative of the Ottoman invasions quickly took an allegorical form where the Turks became first the witnesses of a theological debate dividing the Christians and where the Lutherans eventually appeared even more barbarous than the Turks themselves.

Keywords: ottoman invasions, defensive war, allegory, controversy, Luther, Reformers

Alors que l'Europe est menacée par les invasions ottomanes depuis la deuxième moitié du XV^e siècle, les humanistes, tels que Vivès ou Erasme essaient d'amener leurs contemporains à prendre conscience de la réalité effrayante de cette menace et en appellent à l'unité des chrétiens pour y résister. Thomas More ne reste pas à l'écart de cette actualité. Mais, contrairement à ses amis qui font de la menace turque un objet d'étude à part entière, il propose une lecture toute personnelle de ces événements historiques. Il n'ignore pas le danger que représentent les Turcs. Les invasions servent de cadre à son *Dialogue du Réconfort* et de nombreux autres textes y font écho et, dans la lignée de ses amis humanistes, il se déclare en faveur d'une guerre défensive. Cependant, More n'en reste pas là. Il utilise ces événements historiques et la terreur qu'ils inspirent pour nourrir la polémique qu'il entretient avec Luther et les Réformateurs. Aussi, le récit des invasions ottomanes prend-il rapidement une tournure allégorique où les Turcs deviennent d'abord les témoins d'un débat théologique qui divise les chrétiens et où les luthériens finissent par apparaître encore plus barbares que les Turcs eux-mêmes.

Mots-clés : invasions ottomanes, guerre défensive, allégorie, polémique, Luther, réformateurs

Ante la amenaza turca que se cernía sobre Europa desde la segunda mitad del s. XV, algunos humanistas como Vives o Erasmo se afanaban en hacer comprender a sus coetáneos cuán real era esta amenaza, al tiempo que llamaban a la unidad de los cristianos para hacer frente al empuje otomano. Thomas More no quedó al margen de esto. Y sin embargo, a diferencia de sus amigos –quienes consideraban que el peligro era tan real que requería de un análisis detallado–, More propuso una lectura muy personal de los hechos históricos. Ciertamente, no ignoraba la amenaza turca, que constituye el trasfondo histórico de su *Dialogue of Comfort*, y se adivina detrás de otras obras suyas; además, More (como sus amigos humanistas) estaba a favor de una guerra defensiva. Pero More fue más allá, al usar los acontecimientos históricos y el terror que inspiraban para alimentar el debate que sostenía con Lutero y los reformistas. De este modo, el peligro turco pronto se alegoriza, presentando a los otomanos como los primeros testigos de un debate que divide a la Cristiandad, y en el que los luteranos terminan por aparecer como más barbaros que los propios turcos.

Palabras clave: invasions ottomanes, guerra defensiva, alegoría, controversia, Lutero, reformistas

* * *

Une journée de la Semaine Internationale, qui s'est déroulée au mois de décembre 2010, à l'IUT de l'Oise, était dédiée à la Turquie. A cette occasion, le Consul Général de Turquie a rappelé, dans le discours de clôture, l'attachement de la Turquie à l'Europe et a fait un vibrant plaidoyer pour l'entrée de cette dernière dans l'Union Européenne. En guise de clin d'œil, j'ai eu envie de m'intéresser à la manière dont Thomas More percevait l'Empire ottoman et à la représentation qu'il en donnait dans ses œuvres. En effet, à l'époque de Thomas More déjà, les Turcs font l'objet de débats passionnés dont je vais essayer de rendre compte. Mon but n'est pas de fournir des arguments pour ou contre l'intégration de la Turquie à l'Union européenne, mais d'analyser les questions sous-jacentes au discours relatif à ce pays souvent considéré comme menaçant.

A la fin du XV^e siècle et durant tout le XVI^e, la menace turque n'est pas une simple hypothèse de travail, c'est une réalité. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder la chronologie des différentes incursions turques en terre occidentale. Depuis la chute d'Athènes en 1452 et de Constantinople en 1453, l'expansion des Turcs a instillé une vraie peur dans l'imaginaire européen. Ils ont pillé Zagreb en 1470 et envahi la Hongrie en 1473, 1479 et 1493. Plusieurs décennies plus tard, la menace devient plus précise lorsque Soliman s'empare de deux des plus importants bastions de la chrétienté : Belgrade en 1521 et l'île de Rhodes en 1522. En 1526, une nouvelle campagne contre la Hongrie, marquée par l'écrasante victoire de Mohács et la prise de Buda pose la question de la succession au trône de Hongrie, ce qui amène Soliman à agir directement contre l'Autriche. Il entreprend alors le siège de Vienne (septembre-octobre 1529) qui fait planer sur l'Empire autrichien et sur l'Europe une menace extrême. Trois ans plus tard, Soliman conduit ses troupes jusqu'en

Styrie (à l'Est de l'Autriche), mais les hostilités sont suspendues en janvier 1533. Elles reprennent de 1541 à 1547 où plusieurs campagnes opposent les Turcs aux Austro-Hongrois qui perdent Pest (août 1541), toute la Hongrie orientale et doivent payer un tribut pour le reste du pays (1547).

Face à cette menace, les humanistes ne se posent pas en simples observateurs. Frappés par le récit des incendies de bibliothèques lors du sac de Constantinople, ils tentent d'éveiller les consciences en opposant la barbarie ottomane à l'humanisme chrétien. Ainsi, dans le *De Europae dissidiis et republica* (Bruges, 1526) et le *De concordia et discordia in humano genere* (Anvers, 1529), Vivès appelle à l'unité des chrétiens pour résister aux invasions ottomanes. Quant à Erasme, il renonce à son pacifisme de jeunesse dans son *De bello Turcis inferendo* (1530) pour admettre la nécessité d'une guerre défensive contre ceux qui infligent aux Grecs une dure servitude. Etant donné la place de More dans le monde humaniste et la connaissance qu'il a de l'actualité des Balkans en raison de ses activités politiques et diplomatiques, il aurait été étonnant qu'il ne fasse pas, lui aussi, entendre sa voix. Comme nous allons le voir, More s'intéresse au problème turc, mais il n'adopte pas la même stratégie que celle choisie par Erasme ou Vivès. Alors que ses amis abordent la question de manière frontale en consacrant des textes entiers à la menace turque, More éparpille ses réflexions tout au long de ses œuvres et leur donne une inflexion toute personnelle.

Au cours de cette étude, je vais donc m'efforcer de reconstruire le discours de More sur les Turcs. Je commencerai par évoquer comment More se représente les Turcs et les termes qu'il utilise pour rendre compte de la menace ottomane, puis je montrerai que la description de cette situation historique est, pour More, l'occasion

d'une lecture allégorique où la menace extérieure des Turcs coïncide avec la menace intérieure des faux chrétiens - les luthériens - qui, en trahissant la foi, se sont tournés vers de faux dieux et ont participé au démantèlement du corps mystique du Christ.

1. Les allusions de More à la situation historique

Avant de faire le point sur la description que fait More de la situation historique, il convient de se demander qui sont ces Turcs, car More est très précis dans le vocabulaire qu'il choisit. En effet, pour désigner ceux que nous appelons communément les musulmans, More utilise deux termes qui correspondent à deux réalités géographiques. Il y a, d'une part, ceux qu'il nomme « Saracens » - ce sont les Sarrasins, les musulmans d'Afrique du Nord connus en Europe pour leur conquête de l'Espagne et leurs incursions en France - et d'autre part, les Turcs, c'est-à-dire, les Ottomans, les musulmans non-arabes dont l'avancée irrésistible hante la chrétienté. Ces Turcs, nous dit More dans la *Réfutation de la Réponse de Tyndale*, « tiennent pour si vraie la fausse histoire de Mahomet que, malgré beaucoup de raisons suffisantes, [...] ils ne bougeront pas d'un iota [...], resteront des esclaves enchaînés dans des pays chrétiens aux frontières de la Turquie et préféreront mourir plutôt que de croire le contraire ».¹ Les Turcs sont donc définis par More comme des croyants convaincus pour lesquels il n'y a aucun espoir de conversion. Ils sont d'autant plus redoutables que leur

¹ "the false story of Machomet many Turkes take for so trewe, that they wyll not withstandyng many suffycyent causes [...] abyde bond slaves in chrysten cuntries vpon the borders of Turkaye [...] and dyed theron to rather then byleue the contrary". *CW* 8, 781/10-15.

obstination les pousse au sacrifice de leur vie, que ce soit sous la forme de l'esclavage ou de la mort.

Malgré l'ampleur de la menace qui pèse sur l'Europe, More ne consacre que peu de pages à la description de la situation historique. Hormis le *Dialogue du Réconfort* sur lequel je vais revenir, il n'existe que quelques allusions éparses aux avancées turques en occident. Dans la lettre qu'il écrit, en 1520, à Germain de Brie,² More évoque la croisade contre les Turcs dans laquelle le pape Léon X avait essayé d'entraîner plusieurs monarques, deux ans auparavant.³ Raillant l'attitude de François I^{er}, More indique qu'« il serait parti mettre en fuite les Turcs s'il n'avait pas suspecté le roi anglais d'être indigne de confiance ».⁴ Il faut ensuite attendre 1529 et le *Dialogue concernant les Hérésies* pour trouver mentionnées les invasions ottomanes. Au Messager qui le questionne sur les miracles, More répond en citant l'exemple de la sainte épine de la couronne du Christ conservée à Rhodes, dans la grande église Saint Jean-Baptiste. « Si tu avais été à Rhodes, le vendredi saint, avant que les Turcs ne s'emparent de la ville, explique-t-il au Messager, tu aurais vu l'une des épines qui était dans la couronne du Christ bourgeonner et fleurir au cours de l'office ».⁵ Un peu plus loin, c'est au manque de résistance des Grecs que More s'intéresse. Après avoir exprimé le désir de ne pas

² Germain de Brie (1488 ? - 1538) était un prêtre français, dont More critiqua les talents de poète, ce qui conduisit à de vifs échanges entre les deux humanistes.

³ Léon X et Charles Quint avaient conclu un accord offensif contre les Turcs conformément au projet de croisade chrétienne décidé par le V^e concile de Latran.

⁴ « princeps uester iam ab hinc bienno fuisse moturus aduersus turchas / nisi ei fuisset infidelitas regis Angli suspecta », *Thomae Mori Epistola ad Germanum Brixium* in *CW* 3, 618/16-18.

⁵ “Ye myght [...] vpon good frydaye euery yere [...] tyll within this .v. yere / that ye turkes haue taken the towne / haue sene one of the thomes yt was in Crystes crowne / bud and brynge forth flowres in the seruyce tyme / yf ye wolde haue gone to the Rodes”, *CW* 6, 84/18-22.

condamner les prêtres grecs qu'il ne connaît pas, il ajoute qu'« il devait bien y avoir un problème pour que Dieu souffre que tout cet empire tombe aux mains des païens ».⁶ Cette réflexion fait écho à l'idée, largement répandue à l'époque, selon laquelle les Grecs ont été punis par Dieu pour s'être séparés de Rome. Outre ces quelques références à des événements précis, il existe, en marge du psautier de More, des allusions à la situation en Hongrie. En face du psaume 68, 7-21 More écrit « à dire en temps de tribulation par les fidèles parmi les Hongrois quand les Turcs se renforcent et que beaucoup de Hongrois se convertissent à la fausse foi des Turcs ».⁷ De même, six autres versets du psautier (Ps 16, 8 ; Ps 79, 4, 14 ; Ps 82, 2 ; Ps 84, 2 ; Ps 93, 2) sont sélectionnés comme devant servir « pour le peuple chrétien contre les Turcs ».⁸

L'invasion de la Hongrie semble d'ailleurs être ce qui a le plus impressionné More puisqu'elle sert de cadre fictionnel au *Dialogue du Réconfort*. Ecrite au cours de l'année 1534, à une époque où les Turcs ont suspendu leurs attaques, cette œuvre met en scène deux Hongrois, Antoine et son neveu Vincent qui débattent des problèmes de la souffrance humaine, alors que leur pays est sous la menace de l'invasion imminente des Turcs. More décrit la menace turque avec une grande fidélité à la situation historique en situant le débat dans la ville de Buda en 1527-1528, après la mort de Louis II à Mohács, à une époque où la Hongrie est troublée par des dissensions internes dues à la rivalité entre plusieurs prétendants au trône.

⁶ “But somewhat was not well there / that god hath suffred all that empyre to fall in to hethen mennes handes”, *CW* 6, 310/3-4.

⁷ « in tribulacione dicendum fidelibus a Hungaris in valescentibus turcis et multis hungarorum in turcarum perfidiam descendentibus », *CW* 12, cxxix.

⁸ « pro populo christiano contra turcas », *CW* 12, xxxix.

Pendant que les deux protagonistes attendent l'assaut final, Vincent fait part des angoisses qui étreignent tous les Hongrois.

Depuis que les nouvelles sont arrivées ici, toutes pleines de la grande entreprise des Turcs dans nos régions, nous n'avons pratiquement rien d'autre sur la langue et à l'esprit que leur puissance et notre malheur. Passent en continu devant les yeux de notre cœur les images effrayantes de leur force et de leur pouvoir puissants, de leur méchanceté et de leur haine profondes, de leur cruauté incomparable, eux qui volent, pillent, brûlent et rasant tout ce qui se trouve sur le passage de leur armée, qui tuent les gens ou les emmènent loin de chez eux.⁹

Un peu plus loin, Antoine détaille les atrocités des Turcs qui vont de l'extorsion de tributs et de taxes annuels à l'annexion des terres appartenant aux chrétiens, en passant par la déportation d'enfants destinés à devenir janissaires ou à peupler le sérail, et les conversions forcées à l'Islam.¹⁰ Si More ne renonce jamais au cadre de son récit, les invasions ottomanes ne sont pas pour autant l'objet du livre. Le *Dialogue du Réconfort* n'est pas une réflexion sur les causes et les conséquences de ces invasions. C'est une méditation sur les tribulations qui nous sont envoyées par Dieu pour notre bien, afin que nous nous repentions de nos péchés et que nous évitions de pécher à l'avenir. Ce n'est pas sans conséquences sur le regard qu'il va nous falloir porter sur la description de ces invasions. Qu'elles

⁹ « And now sith the tydynges haue com hether so brymme of the great Turkes interprise into these parties here : we can almost neyther talke nor thynke of any other thyng els, than of his might & our michefe. There falleth so contynually before the eyen of our hart, a fearfull imaginacion of this terryble thyng / his myghty strength and power, his high malice and hatryd, & his incomparable crueltie, with robberyng, spoyling, burnyng, and laying wast all the way that his armye commeth / than kyllyng or caryng away, the people far hens fro home. », *CW* 12, 6/19-27.

¹⁰ *CW* 12, 190-191.

soient ponctuelles, comme dans les œuvres polémiques, ou plus développées, comme dans le *Dialogue du Réconfort*, ces allusions ne témoignent pas tant du travail d'un historiographe que de la réflexion d'un intellectuel qui se sert d'une crise traversée par son époque pour réfléchir aux enjeux philosophiques et théologiques qui se dissimulent derrière cette crise. C'est à la mise en lumière de ces questions que je vais consacrer la suite de cette étude.

2. Le débat sur la justification de la guerre contre les Turcs

La première question qui se pose face à ces invasions turques est de savoir si la guerre est justifiée ou pas. De ce point de vue, la réponse de More est sans surprise. Fidèle à la tradition née du concile de Clermont¹¹, il se déclare favorable à la guerre. Dans le *Dialogue concernant les hérésies*, il écrit, en effet qu'« il n'y a aucune raison d'attendre des princes chrétiens qu'ils supportent que le peuple chrétien catholique soit oppressé par les Turcs ». ¹² Thomas More qui croit fondamentalement au dynamisme de la vérité, explique quelques lignes plus loin pourquoi il est impossible de laisser le champ libre aux musulmans. More affirme :

Si les Turcs, les Sarrasins et les Païens acceptaient que la foi du Christ soit prêchée pacifiquement au milieu d'eux et si, nous chrétiens, nous acceptions de la même manière que toutes leurs sectes soient prêchées au milieu de nous et si la violence était abandonnée par consentement mutuel, je n'ai

¹¹ Au concile de Clermont (1095), le pape Urbain II demande aux chevaliers d'Occident de secourir les chrétiens d'Orient et de conquérir les Lieux saints.

¹² « yet is it no reason to loke that crysten pryncys sholde suffer the catholyke crysten people to be oppressed by Turkys ». *CW* 6, 407/24.

pas de doute que la foi du Christ progresserait bien plus qu'elle ne dépérirait.¹³

Néanmoins, il reconnaît que, dans le cas présent, la guerre est légitime, dans la mesure où l'opposition aux musulmans ne se fait pas au nom d'une intolérance doctrinale, mais parce que les califes n'autorisent pas leurs sujets à passer au catholicisme ; le devoir des princes chrétiens s'impose donc comme une défense contre l'action des musulmans car il est impensable que des âmes de chrétiens soient perdues sans contrepartie. Ce discours en faveur d'une guerre défensive n'a en soi rien d'original. Il est dans la lignée des positions défendues par un Vivès ou un Erasme. Plus intéressante est, en revanche, l'articulation de ce discours avec celui de Luther, ou plus exactement avec ce que More retient de l'avis de Luther sur la question turque.

La guerre défensive telle que More la conçoit est, en effet, toujours opposée à la position de Luther. Dans le *Dialogue concernant les hérésies*, More affirme que, d'après Luther,

aucun chrétien n'a le droit de lutter contre les Turcs ou de leur résister même s'ils entrent sur le territoire chrétien avec une grande armée et travaillent à tout détruire. Car ils disent que tous les chrétiens sont liés par les conseils du Christ qui, d'après eux, nous interdisent de nous défendre.¹⁴ [...] Aujourd'hui les Turcs nous ont encerclés et nous ont enfermés dans un très petit territoire et d'après eux, il se

¹³ "For in case the Turkys Sarrasyns and Paynyns wolde suffer the faythe of Cryste to be peasybly preched amonge theym / and that we crysten menne sholde therfore suffer in lyke wyse all theyr sectes to be preched amonge vs and vyolence taken away by assent on bothe the sydes / I nothyng mystruste that the fayth of Cryste sholde moche more encrease than decay". *CW* 6, 407/35 – 408/6.

¹⁴ Il s'agit d'une allusion à l'oreille de Malchus coupée par Pierre, au moment de l'arrestation de Jésus. (Jn 18, 10)

rétrécira encore si nous continuons à vouloir défendre la chrétienté par l'épée.¹⁵

Le problème, c'est que cette affirmation ne reflète pas l'attitude adoptée par Luther. More fait référence à la première position de Luther sur les Turcs. Dans les *Resolutiones* datées de 1518, Luther avait déclaré qu'en combattant les Turcs, le clergé luttait contre le fléau de Dieu et donc contre la volonté de Dieu. En 1529, date à laquelle More écrit le *Dialogue concernant les hérésies*, Luther publie un traité intitulé *La guerre contre les Turcs*. Conformément à son traité sur l'autorité temporelle (1523), il est favorable à une guerre défensive (les princes ont le devoir de protéger leurs sujets), mais il repousse l'idée de conquête militaire et de croisade. Dans les années 1530 et 1540, lorsque la situation se fait à nouveau alarmante, il publie des *Exhortations à la prière contre le Turc* (1530, 1541, 1543) où il développe les thèmes abordés dans *la Guerre contre les Turcs*. Dans la mesure où, selon un châtement par lequel Dieu punit l'Allemagne pour ses péchés, la résistance armée ne sera efficace qu'accompagnée par la prière et précédée par la repentance, Luther envisage la guerre contre les Turcs comme un combat spirituel (par la prière ou la pénitence) et comme une guerre défensive menée par les princes allemands pour préserver leurs territoires et leurs sujets. Dans la *Réfutation de la Réponse de Tyndale*, More évoque l'évolution de la pensée de Luther sur la question turque, mais au lieu de débattre avec Luther et

¹⁵ "it is not lefull to any crysten man to fyght agaynst y^e Turke / or to make agaynst hym any resystence / though he come in to crystendome with a grete army and laboure to destroy all. For they say that all crysten men are bounden to the counsayls of Cryst / by whiche they saye that we be forboden to defende our selfe. [...] So that at this day the Turke hath estrayted vs very nere / and brought it in within a ryght narrow compace / and narrower shall do say they / as longe as we go aboute to defende crystendom by the sworde". *CW* 6, 411/21 – 412/1.

d'examiner les arguments qu'avance ce dernier, il préfère accuser Tyndale, l'élève de Luther, de

maintenir et de développer la première erreur de son maître. En effet, il reproche à l'Eglise catholique [...] de considérer comme une marque de l'amour de Dieu le fait qu'un homme ait le désir, pour l'amour de Dieu, d'aller combattre les Turcs [...]. Bien qu'il nous faille aimer les infidèles pour les rendre fidèles et qu'il nous faille nous réjouir de souffrir pour eux, si notre souffrance les amène à la foi, cependant, nous ne sommes pas obligés de les aimer plus que le peuple ordinaire du Christ et les amis de notre foi chrétienne du moins tant qu'ils viennent, non pour apprendre la foi chrétienne mais pour tuer des chrétiens. Nous ne sommes pas tenus d'accepter qu'un prince qui nous gouverne les laisse tuer sans rien faire si ce n'est prêcher.¹⁶

L'entêtement de More, qui refuse le débat avec Luther et qui semble n'avoir d'égal que l'obstination dont il accusait les Turcs, suggère que l'enjeu au cœur de la question turque dépasse largement celui de la simple justification d'une guerre. En effet, au-delà de la menace authentique que représentent les invasions ottomanes, les Turcs se retrouvent au centre d'un débat théologique qui oppose More et Luther et divise les chrétiens.

3. Les Turcs observateurs d'un débat théologique entre catholiques et réformateurs

Il est habituel chez les Réformateurs, en particulier Luther et Tyndale, de combattre l'Eglise catholique en faisant référence aux Turcs. En ce sens, les Turcs représentent collectivement un observateur objectif, capable de saisir immédiatement la nature soi-disant absurde des revendications catholiques. More reprend à son compte cette technique et introduit les Turcs dans le débat qui l'oppose aux luthériens sur deux questions essentielles : la nature de l'Eglise et l'Ecriture.

Alors que, pour Luther, la véritable Eglise est invisible, spirituelle, sans péché et perceptible seulement par la foi, pour More, l'Eglise instituée est fondée sur le consensus du peuple chrétien de tous les pays et de toutes les époques, professant une même foi, même si beaucoup n'y accordent pas leur vie, car la nature humaine, marquée par le péché, est fragile. Pour défendre son point de vue, More part de l'hypothèse de la conversion d'un Turc.

Suppose, écrit-il dans la *Réponse à Luther*, [...] qu'il y ait un Turc qui désire se convertir à la foi au Christ, suppose qu'il soit persuadé que la vraie église n'est pas celle que nous appelons catholique [...] suppose qu'il soit persuadé que la vraie église est composée de deux ou trois hommes bons assemblés [...] au nom du Christ, que la vraie foi repose là [...] mais que cette église universelle et reconnue qui est la nôtre n'est pas la vraie [...] dis-moi donc, s'il te plaît, Luther où il ira apprendre la foi. Ira-t-il vers ceux dont il ne connaît pas l'identité ? Car il ne peut savoir quels hommes sont bons. Alors prendra-t-il de lui-même les Ecritures ? Et tirera-t-il d'elles tous les articles de foi, alors que les Ecritures ne les contiennent pas tous et que pour ceux qu'elles contiennent, il est impossible au lecteur de ne pas glisser dans l'erreur sans l'aide d'un professeur ? Mais qui fera la différence entre le professeur

¹⁶ "to maynteyne and set forth hys maysters formar error agayne. For he layeth it to the charge of the catholycall chyche [...] y^s we take it as a token of loue to god yf a man haue a mynde for goddes sake to go fyghte agaynst the Turkes. [...] For though we sholde loue infydelys to make them faythfull and be glad to suffer for them / yf our suffrauns wolde bryngē them to the fayth, yet are we not bounden to loue them aboute the householde folke of Cryste, and famylyars of our owne crysten fayth / and namely so farre, that whyle they come, not to lerne y^e crysten fayth but to kylle the crysten men, a prynce that hath the rule of vs sholde suffer them to kylle on and stonde styll by and preche". *CW* 8, 123/36 - 124/19.

orthodoxe et l'hérétique? Est-ce que Dieu l'instruira intérieurement? Il le ferait certainement s'il n'avait pas laissé une Eglise à qui il envoie ceux qui ont besoin d'être instruits.¹⁷

More utilise le même procédé lorsqu'il défend le rôle de la Tradition face au principe de la seule autorité des Ecritures soutenu par Luther.

Si quelqu'un cite n'importe quel texte des Ecritures, le révérend père voit aisément que le Turc n'aura rien à murmurer. Bien sûr, le Turc a toujours eu l'habitude de croire les Ecritures des chrétiens, en particulier si quelqu'un les cite correctement comme ce révérend père a l'habitude de le faire. En effet, si quelqu'un citait une de nos traditions, le Turc n'hésiterait pas à citer une des siennes, mais à quelqu'un citant nos Ecritures, il n'oserait bien sûr jamais citer ses propres Ecritures et opposer le Coran à l'Evangile, non parce qu'il ne préfère pas le Coran de Mahomet à l'Evangile de Jean que, dit-il, nous avons corrompu, mais de peur d'embarrasser le révérend père [...] qui croit que le Turc est disposé à croire les Ecritures des chrétiens.¹⁸

¹⁷ « Sit igitur e turcis quispiam : qui uenire in fidem Christi : persuadeatur illi, non hanc ecclesiam ueram esse : quam nos appellamus catholicam [...] sed ecclesiam ueram esse hinc atque illinc duos aut tres, in Christi nomine congregatos bonos : illic [...] uigere fidem ueram. Hanc uero nostram, notam atque uulgatam, non esse ueram [...]. Dic iam Luthere quaeso, quo perget, ut discat fidem ? ad eos ne, quos, qui sint, scire non potest ? Neque enim scire potest, qui sint boni. Scripturas igitur in manum sumet ipse ? atque hinc eliciet omnes articulos fidei ? quum nec scriptura comprehendat omnes : et quaedam comprehendat sic : ut sine doctore legenti facile obrepit error : doctorem uero, qui discernet orthodoxum ab haeretico ? An deus docebit intus ? doceret certe : nisi reliquisset ecclesiam : ad quam docendos remittit ». *CW* 5, 204/5-21.

¹⁸ « Nam si quis afferat aliquid ex scripturis : tunc facile uidet reuerendus frater, nihil habiturum turcam : quod contra possit hiscere. Ita semper consueuit scilicet scripturis christianorum credere : praesertim si quis eas alleget, ita commode : sicut solet iste reuerendus pater. Etenim quamquam alleganti consuetudinem nostram, turca non dubitaret allegare consuetudinem suam : tamem alleganti scripturas nostras, nunquam auderet scilicet allegare scripturas suas, et aduersus euangelium objicere Alchoranum : non quin praeferat Alchoranum Machometi euangelio Ioannis : quod a nobis ait esse uitiatum : sed ne pudefaceret reuerendum

Dans ces deux exemples, les Turcs ne sont pas une menace réelle, ils sont une simple hypothèse de travail. Dans le premier cas, l'hypothèse est hautement improbable vue l'obstination qui, d'après More, caractérise les Turcs. Dans le second cas, c'est l'ironie avec laquelle More décrit la scène qui introduit une distanciation et rend quelque peu abstraite l'existence de ces Turcs qui sont ici de dociles faire-valoir des positions défendues par More. Comme dans *l'Utopie*, More n'hésite d'ailleurs pas à pousser le raisonnement à l'absurde. Dans la *Réfutation de la Réponse de Tyndale*, il imagine, en effet, ce qui se passerait si Tyndale était Turc.

Si Tyndale était né Turc (parce qu'il évoque si souvent les Turcs pour défendre sa position contre nous) il se pourrait bien qu'ils le considèrent comme un fou furieux, s'il commençait à interpréter leur Coran sur des points fondamentaux et nécessaires de leur foi, contre le consentement et l'accord de tous les anciens interprètes et contre la croyance de tous les gens depuis la mort de Mahomet jusqu'à la naissance de Tyndale.¹⁹

Cette nouvelle hypothèse a un double intérêt. En inversant les rôles, d'une part, More suggère que les Turcs percevraient facilement l'absurdité des revendications d'un Tyndale turc et, d'autre part, il insinue dans l'esprit du lecteur l'idée d'une ressemblance entre Turcs et réformateurs, ce qui nous amène à envisager la dimension métaphorique du discours de More sur les Turcs.

patrem [...] ut crediderit Turcam crediturum esse scripturis christianorum. », *CW* 5, 226/26 – 228/4.

¹⁹ "Yf Tyndale were a Turke borne (bycause he layeth so often the Turkes for his parte agaynste vs) they wolde and well they myghte reken hym but for a proude fole, yf he wold now begynne to constre them theyr Alchoron in great and necessary poyntes of theyr fayth, agaynste the consente and agrement of all the olde exposyours of theyr owne, and the bylyefe of all the people from the deth of Machomete vnto Tyndales byrth". *CW* 8, 810/17-24.

4. La dimension métaphorique du discours

La dimension métaphorique de ce discours se construit grâce à une multiplicité d'allusions. Outre l'hypothèse qui consiste à faire de Tyndale un Turc, il existe, dans les œuvres de More, tout un réseau de suggestions qui laisse entrevoir la possibilité de comparer les hérétiques aux Turcs. More se plaît, en effet, à dénoncer une alliance que les Turcs auraient conclue avec les luthériens. D'après More, cette alliance se manifeste par le désir qu'aurait Luther de ne pas susciter de railleries chez les Turcs. Dans la *Réponse à Luther*, More écrit :

Maintenant, je comprends pourquoi tu te moques des sacrements. C'est, bien sûr, pour ne pas avoir l'air stupide aux yeux des Turcs. Tu désires que le pain et le vin restent dans l'eucharistie de peur que les Turcs ne se moquent de toi.²⁰ Par le même raisonnement, d'ici peu, tu nieras que le corps et le sang sont présents car sinon il est certain que tu ne pourras pas justifier, de manière satisfaisante, ta foi aux Turcs.²¹

Un peu plus tard, il reprend le même argument en l'appliquant à l'Eglise. Luther, écrit-il,

trouve ridicule que quelqu'un puisse penser que l'Eglise est gouvernée dans la foi par le Saint-Esprit puisque le Turc se moquerait de toute personne posant un tel

principe. Et donc le saint prêtre préférera être impie envers le Christ que ridicule aux yeux des Turcs.²²

La collusion entre Turcs et hérétiques se manifeste d'ailleurs par une stratégie aux effets tout à fait similaires. More fait remarquer dans le *De Tristitia Christi* que « les Turcs cruels envahissent certaines parties de l'empire chrétien pendant que d'autres parties sont mutilées par le combat interne de nombreuses sectes hérétiques ».²³ De même, dans le *Dialogue du Réconfort*, lorsque Vincent fait référence à la mollesse de ses concitoyens vis-à-vis des Turcs, son style rappelle les occasions innombrables dans les controverses, où More a exprimé la même plainte face aux Anglais trop tolérants envers les hérétiques. « Il me semble entendre de mes propres oreilles que certains d'entre nous ici qui, il y a peu d'années, n'auraient pas plus supporté le nom d'un Turc que le nom du diable, commencent maintenant à trouver cela normal ».²⁴ Ces lignes rappellent par exemple le début de la *Réponse à un livre empoisonné* où More rapporte que les Anglais sont maintenant disposés à entendre parler d'hérésie à leur propre table, alors qu'auparavant, un homme en aurait informé les autorités « quand bien même la chose aurait touché son propre frère ».²⁵

Ce parallélisme entre Turcs et hérétiques ne doit pas surprendre nos esprits modernes car Mahomet était considéré par

²⁰ More évoque ici la doctrine de la consubstantiation défendue par Luther par opposition au dogme de la transsubstantiation définie par l'Église catholique. Luther maintient la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans le pain et le vin de l'eucharistie alors que les catholiques affirment que le pain et le vin deviennent corps et sang du Christ.

²¹ « Nunc uideo, quare sacramenta subsannas : uidelicet ne turcis uideare, non satis sapere. Ideo panem restare uis et uinum in eucharistia : ne te turca derideat. Eadem ratione, propediem corpus et sanguinem ibi negabis in totum : quod alioqui certum est fidem tuam non posse te satis probare turcis. », *CW* 5, 226/2-7.

²² « Censet enim, illud esse ridiculum : si quis in fide, censeat ecclesiam gubernari spiritu sancto : quoniam tale principium petentem Turca rideret. Itaque pius pater, impius potius erit in Christum : quam sit ridiculus Turcae ». *CW* 5, 302/6-9.

²³ « Dum alias alibi / partes alias truculenti turcae christianae dicionis inuadunt / alias intestino dissidio / multiplices hereticorum sectae dilacerant ». *CW* 14, 347/4-6.

²⁴ « I here at myn eare some of our owne here among vs, which with in these few yeres could no more haue born the name of a Turke than the name of the devill, begyn now to fynd litle faute therin ». *CW* 12, 192/3-6.

²⁵ « all though the thyng touched hys owne borne brother ». *CW* 11, 4/5.

les chrétiens médiévaux comme un hérétique du christianisme. Dante l'avait d'ailleurs placé dans le neuvième cercle de l'Enfer et avait fait de lui le symbole de ces schismatiques qui causent la discorde dans la société chrétienne.²⁶ Ce rapprochement est tellement pertinent que More l'exploite de façon presque systématique dans le *Dialogue du Réconfort*.

La date choisie par More pour la scène de son dialogue est significative. Nous savons que le dialogue a lieu dans la ville de Buda, après la mort de Louis II, alors que la Hongrie est troublée par des dissensions internes dues à la rivalité entre plusieurs prétendants au trône et menacée de l'extérieur par une nouvelle invasion turque. Or la conversation ne prend pas place, comme on pourrait s'y attendre, en 1526, immédiatement après la bataille de Mohács, quand la Hongrie a été vaincue. Cette date aurait été le moment le plus logique et le plus dramatique si More avait voulu seulement montrer la menace turque en Europe. A la place, il a choisi les années 1527-1528, une période de calme relatif entre la première et la deuxième invasion turque. Ce choix complique l'impact et la signification du livre. En plaçant la scène du dialogue quelque part après le couronnement de Ferdinand en 1527 et avant l'invasion de Soliman en 1529, More peut faire coïncider la menace extérieure des Turcs et la menace intérieure de ces faux chrétiens qui se sont alliés aux Turcs : les Turcs de Hongrie, comme Louis II les appelait, Zapolya et ses partisans, les nobles qui, après la bataille de Mohács, ravagèrent leurs propres domaines, les 20 000 luthériens censés avoir servi dans l'armée turque, les princes d'Europe qui ont recherché des alliances avec les Turcs pour rétablir leur pouvoir et enfin, les sectes protestantes, qui, selon More, ont trahi la foi, se sont tournées vers

²⁶ Dante, *L'Enfer*, chant 28.

de faux dieux et ont participé au démantèlement du corps mystique du Christ à travers la guerre et la persécution.

La lecture métaphorique du *Dialogue du Réconfort* ne s'arrête pas à la superposition de la menace extérieure des Turcs et de la menace intérieure des luthériens. Il est, en effet, possible de déceler dans l'ouvrage un rapprochement entre la situation de la Hongrie et celle de l'Angleterre. Les exemples sont nombreux. Je n'en citerai que deux. Une remarque d'Antoine nous permet de voir une allusion précise à l'Angleterre lorsqu'il affirme que

depuis que le titre de la couronne a été remis en question, le bon gouvernement de ce royaume a très gravement dégénéré [...]. Et il ne fait pas de doute que la Hongrie ne relèvera pas la tête tant que les esprits des hommes seront à la recherche des nouveautés et tant que leurs cœurs aspireront aux changements.²⁷

Si More fait référence à la guerre civile²⁸ qui oppose les partisans de Jean Zapolya à ceux du frère de Charles Quint, Ferdinand d'Autriche, il n'est pas interdit de voir dans cette phrase une allusion à la situation de l'Angleterre, où une loi du Parlement (30 mars 1534)

²⁷ "For sinnes the title of the crowne hath comen in question, the good rule of this realme hath very sore decayed [...]. And vndowtidly Hungary shall neuer do well, as long as it standeth in this case / that men myndes harken after newelties, & haue their hartes hangyng vppon a change". *CW* 12, 192/12-16.

²⁸ Après la bataille de Mohács, Soliman continue à occuper Buda. L'arrivée de l'hiver met fin à la campagne et les Turcs retirent leurs forces du côté européen du Danube. Puisque Louis II est mort sans héritier, la noblesse hongroise s'assemble pour choisir un nouveau roi. Elle choisit Jean Zapolya. Une autre faction soutient le frère de Charles Quint, Ferdinand d'Autriche. En 1527, le problème conduit à la guerre civile. Ferdinand envahit la Hongrie. Zapolya s'enfuit en Pologne et négocie avec Soliman pour retrouver son trône. Au printemps 1529, Soliman envahit à nouveau la Hongrie. En septembre, il est aux portes de Vienne. A l'arrivée de l'hiver, il remet le royaume de Hongrie comme fief à Zapolya.

déshéritait Marie, née du premier mariage d'Henri VIII, en faveur des enfants à naître de son union avec Anne Boleyn.

De même, More attire l'attention sur ses propres déboires politiques lorsque Vincent observe que les hommes bons seront privés de leurs biens et de leurs corps

à moins qu'[ils] ne se convertissent comme eux et qu'[ils] n'abandonnent aussi [leur] Sauveur. Alors [...] [ils] seront en grand péril, s'[ils] persévèrent dans la vérité, d'être traités plus durement et de mourir d'une mort plus cruelle, s'[ils] tombent entre les mains de [leurs] propres concitoyens que s'[ils] sont faits prisonniers et emmenés en Turquie.²⁹

Cette dernière phrase qui laisse penser que More fait allusion au traitement qu'il risque de se voir infligé s'il continue à refuser de prêter le serment de suprématie, témoigne de la possible superposition entre l'histoire de la Hongrie et l'histoire de l'Angleterre où le Grand Turc se représenterait sous les traits du roi Henri VIII.

Malgré ce faisceau de ressemblances, il faut, cependant, bien noter que l'identification des hérétiques aux Turcs n'est jamais parfaite. More prend en effet toujours soin de mentionner que les hérétiques sont pires que les Turcs. Ils sont pires par leur férocité. Dans le *Dialogue concernant les hérésies*, More qui revient sur le sac de Rome, écrit que les hérétiques

[ont] exercé à Rome pendant un moment cette tyrannie cruelle et féroce, [ont] pénétré dans les églises saintes, abîmé les saintes reliques, piétiné le Saint Sacrement, renversé le calice de l'autel au cours de la Messe, assassiné les prêtres

²⁹ "but yf we turn as they do, & forsake our saviour to / And [...] we shall stand in perill yf we percever in the truth, to be more hardely handelyd & dye more cruell deth by our own countremen at home / than yf we were taken hens and caried into Turkey". *CW* 12, 7/7-12.

dans les églises, omis aucune sorte de cruauté ou de sacrilège, mais [ont], au fil des heures, trempé leurs mains dans le sang de façon telle que n'importe quel Turc ou Sarrasin se serait apitoyé ou aurait manifesté de l'horreur [...]. Ces bêtes étaient plus féroces et plus énergiques que ne le serait le Grand Turc parce que leur secte est d'une certaine manière pire que la sienne.³⁰

Non seulement, ils sont pires par leur férocité, mais aussi par leur infidélité.

Si c'est une vraie infidélité de faire comme les Turcs, de demander aux hommes de croire le Coran de Mahomet, nous dit More dans la *Réfutation de la réponse de Tyndale*, c'est une infidélité bien plus grave de faire comme Tyndale, de proposer exprès une mauvaise traduction de l'Évangile du Christ, d'exposer des hérésies aussi diaboliques que le Coran.³¹

Malgré cette petite nuance qui laisse entendre que, pour More, le véritable danger ne vient pas des Turcs mais des hérétiques, nous sentons bien que la correspondance métaphorique entre la persécution pour la foi menée par les Turcs et celle orchestrée par les hérétiques est construite dans la structure et la signification du discours de More. Il est vrai que les Turcs brûlent, pillent,

³⁰ "For sone after that they had in Rome excercysed a whyle thys fyerce and cruell tyranny / & entred in to the holy chyrchys / spoyled the holy relyquys / caste owt the blessyd sacrament / pulled y^e chalyce from thauter at masse / slayn prestis in the chyrch / lefte no kynd if cruelte or spyte vndone / but from howre to howre embryunge theyre handys in bloode / and that in suche wyse as eny Turke or Sarycyn wolde haue pytyed or abhorred / our lorde sent sone after suche a pestylence amonge theym that he lefte not of them the thyrd parte alyue. [...] These bestes were more hote and more busy than wold the great Turke / and that bycause theyr secte ys yet in maner worse than hys". *CW* 6, 372/7 – 373/11.

³¹ "If yt be very infydelyte to do as the Turkes do, byd men byleue in Machometes alchoran : yt is more infydelyte to do as Tyndale hath done, purposely mysse translate Crystes holy gospell, to sette forth heresyas as euill as the Alchorane". *CW* 8, 4/34 - 37.

emprisonnent, torturent et tuent pour détruire la foi. Il est aussi vrai que les chrétiens font exactement la même chose à d'autres chrétiens. Comme les Turcs, les chrétiens eux-mêmes représentent une menace non seulement à la paix universelle défendue par l'Eglise mais aussi à l'Eglise universelle elle-même. Sous le cadre historique et son extension métaphorique se dissimule le problème plus fondamental de la persécution pour la foi, qu'elle soit menée par de vrais Turcs ou de faux chrétiens et la question pressante de savoir comment maintenir son intégrité face à la souffrance et la mort. Au niveau de la conscience individuelle, au-delà de l'histoire, More met sur le même plan protestants et Turcs, hérétiques et infidèles, de façon à en faire plus que des équivalents métaphoriques. L'ennemi intérieur est identique à l'ennemi extérieur. Tous deux sont considérés comme les masques, les agents ou les représentants d'une plus ancienne puissance du mal.

5. La dimension eschatologique du discours

De fait, cette dernière dimension est indiquée clairement par More qui identifie les Turcs au diable. Il explique, par exemple dans *La Réponse à Luther*, que « nous disons que la foi de l'Eglise vient de l'Esprit-Saint et que celle des Turcs ne vient pas des hommes mais du diable ».³² Dans le *Dialogue du Réconfort*, le Grand Turc semble souvent être l'incarnation du diable, en particulier lorsque More fait référence à « cette chose terrible » avec « sa méchanceté et sa haine

³² « dicimus [...] ecclesiae fidem ex spiritu sancto, turcarum non ex hominibus sed ex diabolo ». *CW* 5, 224/26 - 28.

profondes et son incomparable cruauté ».³³ La peur inspirée par les Turcs les fait ressembler à l'Antéchrist, au moins dans l'imagination des Hongrois terrifiés, ce que souligne More en reprenant un passage de l'Evangile selon saint Luc où le Christ annonce la fin du monde. S'adressant aux femmes de Jérusalem qu'il rencontre sur le chemin du calvaire, le Christ leur dit :

Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car voici venir des jours où l'on dira : « Heureuses les femmes stériles et celles qui n'ont pas enfanté ni allaité ». Alors on se mettra à dire aux montagnes : « Tombez sur nous », et aux collines : « Cachez-nous ». (Lc 23, 28-30)

Lorsque More décrit la terreur suscitée par les Turcs, il ne fait pas de doute qu'il a ce même passage à l'esprit.

Ces montagnes effrayantes de danger pèsent si lourdement sur nos cœurs alors que nous ne savons pas ce qui nous attend et que nous redoutons donc le pire, que, comme l'a prophétisé notre Sauveur au sujet des gens de Jérusalem, beaucoup d'entre nous désirent déjà, avant la venue du péril, que les montagnes les ensevelissent ou que les vallées s'ouvrent et les engloutissent.³⁴

Il ne s'agit pas d'une originalité de More.³⁵ La menace turque en Europe au XV^e siècle est souvent interprétée comme la réalisation

³³ « this terryble thyng [...] his high malice and hatryd, & his incomparable crueltie ». *CW* 12, 4/23-24.

³⁴ « These ferefull heps of perill, lye so hevvy at oower hartes, whyle we wot not into which we shall fortune to fall, & therefore fere all the worst / that as our sauour prophesied of the people of Ierusalem, many wysch among vs all redye before the preill come, that the montayns wold ouerwhelm them / or the valeys open & swallow them vpp & keuer them ». *CW* 12, 7/13-18.

³⁵ Pour Luther, le retour du Christ en gloire coïncidera avec le salut des croyants, le triomphe définitif de Dieu sur Satan et la restauration de la création. En raison de cette vision très positive de la fin (le *dies salutis* et non plus le *dies irae* médiéval), les écrits de Luther relatifs aux Turcs (où, à la suite de ses collègues

des prophéties concernant la fin du monde. Pour rester dans la sphère morienne, je citerai l'exemple de Saint-Germain qui, dans son traité intitulé *Salem et Bizance*, propose une interprétation du livre 13 de l'Apocalypse de saint Jean :

«C'est le moment d'avoir du discernement : celui qui a de l'intelligence, qu'il interprète le chiffre de la bête, car c'est un chiffre d'homme : et son chiffre est six cent soixante-six». Par cette bête, il faut, semble-t-il, comprendre Mahomet. Car Mahomet menait une vie voluptueuse et cette vie [...] est appelée vie bestiale. Et donc il semble que le nombre que je viens de mentionner concerne Mahomet et sa secte maudite.³⁶

Cette comparaison des Turcs au diable vient renforcer le poids métaphorique du discours de More sur les Turcs car les hérétiques sont eux aussi assimilés au diable. Par exemple, dans la *Réfutation de la Réponse de Tyndale*, More accuse Tyndale d'appartenir au diable. « Plus il va loin, plus profonde est la marque inscrite sur son front, si bien qu'il ne peut jamais errer si loin du chemin sans que le diable le perçoive bien grâce à cette marque et le revendique comme l'un des siens ».³⁷ Un peu plus loin, More reprend l'image utilisée par Tyndale qui comparait Luther à Jean le Baptiste venu prêcher la repentance. Mais tandis que saint Jean Baptiste était venu préparer le chemin du

Mélancton et Jonas, Luther identifie le Turc à la petite corne de la quatrième bête de Daniel 7, 8) ne témoignent pas d'une peur panique que la menace ottomane aurait fait naître en lui.

³⁶ «Here is wisdom, he that hath vnderstandinge, lette hym counte the nombre of the beaste, it is forsoth the nombre of a man, and his nombre is six hundred sixtie and sixe. And by this beaste, as it semeth, may conueniently be vnderstande Mahumete. For Mahumete ledde a voluptuous life: And that life [...] is called a beastly life, And so it semeth that the nombre, wherof mencion is made before, concerneth Mahumete and his cursed sect". *CW* 10, 384/33-39.

³⁷ «the farther he walketh, the deper is this marke prented in hys forhed / that he can neuer wander so farre oute of the waye, but the deuyll wyll well inough by that marke perceyue hym and chalenge hym for hys own". *CW* 8, 634/16-19.

Christ, More précise que Luther est venu préparer le chemin de l'Antéchrist :

S'il compare Luther au Christ, alors qui était le saint Jean Baptiste et le précurseur de Luther ou bien de qui Luther est-il le précurseur et le Baptiste, à qui prépare-t-il le chemin comme l'autre l'a fait pour le Christ ? En toute bonne foi, je suppose que c'est à l'Antéchrist et par conséquent au diable de l'Enfer.³⁸

Cette diabolisation des Turcs et de leur double métaphorique, les hérétiques, confère au discours de More un aspect apocalyptique qui nous éclaire sur la dimension à donner à l'horreur ressentie par More. Une telle horreur est à mettre en rapport avec la conception ancienne du bien et du mal dans le monde. Le bon est synonyme d'ordre tandis que le mal est synonyme de chaos. Dieu a mis en ordre le cosmos et Satan s'est rebellé contre lui. Les invasions turques ou hérétiques ne sont donc pas simplement l'irruption occasionnelle d'hommes malins, mais la manifestation de cet affrontement cosmique entre le bien et le mal.

Au terme de cette analyse, nous percevons que la description que nous propose More des invasions ottomanes, prend une tournure vertigineuse dès lors que le Grand Turc apparaît comme un être protéiforme. Il est tout aussi bien Soliman le Magnifique que Luther, Tyndale, Henri VIII ou Satan, ce qui confère au discours une quadruple dimension : historico-philosophique lorsqu'est introduite la question de la justification de la guerre, théologique lorsque les Turcs sont appelés comme témoins dans le débat qui oppose

³⁸ «And yf he lyken Luther to Chryste, thenne who was Luthers saynte Iohan Baptyste and fore goer / or ellys whose fore goer and baptyste is Luther, to whome maketh he the waye now as the tother dyd to Chryst? I wene in good fayth to Antechryst, and so forth to the deuyll of hell". *CW* 8, 695/29-33.

catholiques et réformateurs, métaphorique lorsque les luthériens sont comparés aux Turcs et enfin eschatologique lorsque le Sultan est associé à l'Antéchrist. Ce polymorphisme du discours ne doit pas cependant laisser croire à un éparpillement de la pensée de More. Systématiquement inscrit dans le débat qui oppose More à Luther, le discours sur les Turcs ne cherche pas à opposer la barbarie ottomane à l'humanisme chrétien. Il témoigne plutôt d'une intériorisation progressive de la peur suscitée par les invasions ottomanes qu'utilise More ensuite pour exprimer la crainte qui l'étreint au plus profond de lui-même, celle de voir l'hérésie mettre à mal l'Eglise catholique romaine. Ainsi, le problème extérieur posé par les invasions ottomanes lui permet non de régler mais du moins de dénoncer le problème intérieur posé par les hérétiques et de focaliser l'attention de ses lecteurs non pas tant sur la peur de l'Autre que sur celle du Même ou, plus précisément du presque Même.

Isabelle Bore

Isabelle.bore@u-picardie.fr

